QUINZAINE
DES CINÉASTES
Société des réalisatrices et réalisateurs de films
CANNES 2026

GABIN

UN FILM DE MAXENCE VOISEUX





QUINZAINE DES CINÉASTES
Société des réalisatrices et réalisateurs de films
CANNES 2026

GABIN

UN FILM DE MAXENCE VOISEUX

2026 | FRANCE/ALLEMAGNE/SUISSE | IMAGE 4:3 | SON 5.1 | COULEUR | 1 H 45 MIN

AU CINÉMA LE 18 NOVEMBRE

DISTRIBUTION
ARIZONA DISTRIBUTION
31 rue planchat 75020 Paris
09 61 33 44 57
contact@arizonadistribution.fr

RELATIONS PRESSE
Marie Queysanne
marie@marie-q.fr
presse@marie-q.fr
01 42 77 03 63

INFOS ET MATERIEL DE PRESSE DISPONIBLES : WWW.ARIZONADISTRIBUTION.FR

SYNOPSIS

Dans le Nord de la France, Gabin, le petit dernier de la famille Jourdel, est destiné à reprendre la boucherie de son père.
Tiraillé entre loyauté familiale et envies d'échappées, il a d'autres rêves : dresser une vache de concours, devenir éleveur canin, sauver la ferme de sa mère de la faillite.
GABIN nous plonge dans la vie de ce jeune garçon, de ses 8 à ses 18 ans.

ENTRETIEN
AVEC LE RÉALISATEUR

Comment avez-vous rencontré la famille de Gabin ?
En 2014, pour mon film de fin d'études, j'ai choisi de faire le portrait d'un lieu. Je suis originaire du Nord et j'avais souvent entendu parler du marché à bestiaux de la ville d'Arras, une véritable institution dans le monde agricole, un lieu de commerce et de cinéma. On y négociait encore en anciens francs. C'est un lieu très cinégénique où chacun se met en scène, mais c'est également un milieu très fermé car les commerçants de bêtes sont souvent secrets dans leur rapport à l'argent. J'y suis donc allé seul à plusieurs reprises, sans succès, avant qu'un homme ne s'intéresse à moi et me propose de venir faire le marché avec lui. C'était le grand-père de Gabin et c'est ainsi que j'ai intégré cette famille pour réaliser mon premier court-métrage *Des hommes et des bêtes*. J'ai ensuite fait la connaissance de ses trois fils avec qui j'ai tourné *Les Héritiers*, mon premier moyen-métrage documentaire où j'ai rencontré Gabin.

Dans *Les Héritiers*, vous filmiez la fratrie de son père autour de la question de l'héritage. Pourquoi avez-vous choisi de vous concentrer uniquement sur Gabin, sans ses deux frères, dans ce film ?
Au moment où j'ai rencontré Gabin, j'avais très envie de faire un film sous forme d'une saga familiale. Il avait huit ans et il a tout de suite détonné car il était plus drôle et plus irrévérencieux que ses frères et ses cousins. Il passait beaucoup de temps avec son père avec qui il avait une relation très particulière, faite à la fois de tensions, de non-dits mais aussi d'amour souterrain. Il osait déjà exprimer ses sentiments, ses volontés et pleurer, ce qui est rare dans cette famille. Mais surtout, il a très vite compris qu'en tant que benjamin, quelque chose se cristallisait autour de lui et de la boucherie de son père. Il s'est produit des choses intéressantes dès le premier jour où j'ai



tourné avec lui des séquences pour *Les Héritiers*, alors qu'il n'avait que 8 ans à l'époque.
Mais le véritable déclic a eu lieu le jour où je suis passé leur rendre visite à la boucherie et que Gabin m'a appris qu'il s'était inscrit à un cours de breakdance. Je vois alors ce petit garçon un peu potelé et assez mal dans sa peau nous montrer les quelques pas qu'il avait appris. C'était un moment à la fois très touchant et un peu absurde : lui si heureux d'expérimenter quelque chose de nouveau tandis que son père lui réclamait de l'aide à la boucherie. Pour moi, toute la symbolique était là et je me suis dit qu'il fallait absolument que je fasse un film avec Gabin.

Dans un documentaire au long court, comment anticipe-t-on un potentiel changement de personnalité ou un refus d'être sous les caméras en grandissant ?
En documentaire, on ne sait jamais mais en réalité, je n'ai jamais douté de lui. J'ai rapidement eu un lien très fort avec Gabin et ce projet était constitutif de notre relation. Le film l'a parfois embêté, bousculé, interrogé mais j'ai toujours pris le temps d'en rediscuter avec lui afin de renouveler l'accord tacite qui nous lie. Gabin a toujours été très curieux. Pour lui chaque jour de tournage était une petite aventure et il attendait ça avec impatience. Puis dans le milieu agricole, tenir sa parole est très important et Gabin a un rapport très fort à la fidélité. Pour Dominique c'était également important de tenir cet engagement, comme si on avait un contrat. J'ai davantage douté de moi et de ma capacité à venir à bout de ce film, que de lui.

Comment s'est organisé le tournage sur 10 ans ?
Le film se passe entre ses 8 ans et ses 18 ans mais les premières séquences, je les avais tournées dans *Les Héritiers*. Quand on commence le tournage de *Gabin*, il a donc 11 ans. Le film n'a jamais été pensé comme une immersion, je l'ai toujours réfléchi en sachant qu'il y aurait des ellipses car je voulais que Gabin puisse grandir "en dehors" du film. J'y allais trois à six fois par an et je tournais pendant une grosse semaine. Si on met de côté la pause que j'ai dû faire à cause du Covid, on a tourné une centaine de jours au total.

Le film et la caméra ont-ils aidé cette famille à assumer ses désirs ?
Totalement et c'est justement le vertige du film. Sur le tournage, il se passait toujours quelque chose, il n'y avait jamais de carence de réel. En revanche, la préparation et l'écriture ont été plus complexes car le film leur appartenait tout autant qu'à moi et très rapidement, ils s'en sont servi pour faire avancer leur vie. Le film a opéré comme un catalyseur qui leur permettait de rêver. Ils sont très pudiques entre eux mais face à la caméra, ils assumaient tout : Gabin de vouloir partir, Patricia de vouloir faire de la généalogie et Dominique d'être épuisé. Il m'a d'ailleurs confié s'intéresser à une retraite dans un monastère orthodoxe mais comme il travaille tout le temps, il n'avait pas le temps pour s'organiser. Je l'ai donc aidé dans ses recherches pour qu'on puisse faire ça ensemble. Je me suis ainsi retrouvé comme une sorte de médiateur entre eux et leur désir, le film étant à la fois un endroit pour se protéger et pour s'assumer.

L'exil religieux du père est totalement inattendu, comme si la fiction surgissait dans le documentaire. Aviez-vous une idée précise de la structure narrative du film ou s'est-elle dessinée au tournage ?
Cet exil, j'aurais pu y consacrer beaucoup plus de temps car on a tourné une semaine au monastère. Mais ce boucher qui part faire une retraite dans le Gard avec des religieuses orthodoxes, c'était déjà tellement puissant, je ne voulais pas que ça devienne un décrochage dans le film.
La chose principale que je mets en scène dans mes films, c'est la parole entre les protagonistes. Notre rapport de confiance est tel, tant avec Gabin qu'avec ses parents, que je suis devenu au fil des années une sorte de confident. Les séquences de parole sont toujours initiées par des conversations que j'ai eues avec chacun d'eux. Pour le film, le travail de mise en scène consistait à rassembler les protagonistes autour d'un sujet dont ils avaient besoin de parler. Je n'avais pas d'idée précise sur la narration, mais j'avais l'intuition que ces grandes séquences de paroles seraient structurantes dans le film.

Gabin grandit et s'émancipe sous votre caméra mais il y a une forme de linéarité dans sa trajectoire et sa personnalité, il garde cette même douceur, sensibilité et maturité. Comment avez-vous choisi de nous faire ressentir le passage du temps ?
On a pré-monté le film au fur et à mesure du tournage puis on a ensuite passé huit mois en salle de montage. C'était très long et c'est avec le temps qu'on a trouvé le film. Tramer la vie de Gabin fut assez simple : comme le film a été écrit en parallèle du tournage, j'avais identifié au fur et à mesure les grands enjeux qui ont jalonné son enfance, mais il a fallu ensuite supprimer beaucoup de matière car le film devenait beaucoup trop long et manquait de tension. C'était passionnant et vertigineux de fabriquer concrètement du temps.
J'ai assumé assez tôt qu'il y aurait des scènes sans Gabin même s'il serait toujours question de lui. Au montage, mon choix le plus radical fut de reléguer au second plan le fait qu'il grandisse. Je ne souhaitais pas jouer avec son corps de façon outrancière et je ne voulais aucun effet de montage pour montrer qu'il change, je voulais qu'on découvre son évolution avec le cinéma, dans les tensions avec son père, à travers ses échappées, ou encore par un jeu d'échos avec d'autres d'autres séquences, pour atteindre une forme de pureté du montage.

Gabin décide de ne pas suivre la voie de ses parents mais vous montrez ce choix sans véritable conflit, presque sans qu'on s'en rende compte. Comment êtes-vous parvenu à une telle fluidité avec le matériau de toute une vie ?
Ça a été un vrai combat car dans un film sur un jeune homme qui cherche sa voie,



on attend justement ces scènes de conflits. Mais ni Gabin ni moi ne fonctionnons comme ça, on a une certaine pudeur et mon cinéma a lui aussi quelque chose d'assez retenu. L'unique séquence où sa mère, Patricia et lui se hurlent dessus, c'était le maximum que je puisse filmer en termes de conflit. Puis ce qui me bouleverse chez Gabin, c'est sa fidélité à son territoire. On peut facilement tomber dans des caricatures quand on parle du Nord et imaginer que la seule chose désirable c'est d'en partir, pourtant il est parti sans claquer la porte. Avoir cette maturité sur l'endroit d'où l'on vient, je trouve ça très beau à son âge, il faut une vraie intelligence du cœur.
Mais cette promesse de cinéma narratif et non explicatif est un véritable pari car la narration est forcément un peu ténue et souterraine. Il faut trouver l'équilibre pour donner assez d'éléments au spectateur pour qu'il comprenne ce qui se joue, sans pour autant surligner, et ça peut se jouer sur un mot, un regard, un plan.

On retrouve des protagonistes, des décors et même des plans communs entre *Les Héritiers* et *Gabin*. Comment abordez-vous ces deux films et comment votre regard a évolué ?
La répétition de certaines séquences est une façon de retranscrire cette vie de labeur, très ritualisée, mais aussi de raconter le temps qui passe, notamment avec ces scènes de petits-déjeuners qui se répètent dans le film mais aussi entre les deux films. En revanche, j'ai choisi de faire évoluer le cadrage. *Les Héritiers* est tourné en 16/9 et j'ai voulu changer de rapport pour *Gabin*. Initialement, il y avait davantage de colère de Gabin contre les adultes, j'ai donc fait le choix de le tourner en 4/3 pour le mettre au centre du cadre et le reste du monde en hors champs avant qu'il ne s'ouvre aux autres et casse ce cadre.

La dernière scène de *Gabin* est un plan serré sur le visage de sa maman. Est-ce cette relation mère-fils le véritable cœur du film ?
Le film s'ouvre sur le regard de son père au petit déjeuner. Certaines personnes sont bouleversées par la relation au père, d'autres trouvent la relation à la mère déchirante, et ce n'est pas



une question de genre, chacun a sa perception. Pour ma part, je suis touché par les deux pour des raisons très différentes mais ce plan final est un choix conscient de montage et de mise en scène car il y a un double mouvement dans le film, celui avec le père puis celui avec la mère. Une fois que Gabin se libère du rapport à la boucherie et donc à son père, il doit se défaire de la ferme et donc de sa mère. Initialement, je voulais clore le film sur un plan de Gabin qui s'en va au loin mais j'ai finalement choisi de le conclure dans les yeux de Patricia.

Comment avez-vous pensé la musique du film, très présente pour un documentaire ?
La référence c'était *Burning* de Lee Chang-dong, un film merveilleux mais qui n'a rien à voir avec la ruralité et l'émancipation. Pourtant, je trouvais que la musique était naturellement la bonne, en termes de texture et de nature, pour raconter à la fois ce territoire et l'intériorité de Gabin. Il y a beaucoup de cuivres et de bruit étranges que j'associais au rapport à la terre et au travail. Nicolas Rabaeus, le compositeur, a donc créé plusieurs grands thèmes, un premier assez lancinant qui ouvre le film, un autre pour accompagner le thème de la mère avec davantage d'instruments à vent et un dernier qui illustre le thème du père, avec une touche plus mélancolique.

En fiction comme en documentaire, vous vous concentrez sur l'Artois. Quel est votre lien avec ce territoire ?
L'Artois c'est l'ancien nom qu'utilisent les gens que je filme pour désigner le Pas-de-Calais et un coin de la Somme. Ma famille en est originaire, moi je n'y ai pas grandi mais j'y partage ma vie aujourd'hui. C'est un territoire avec une identité très forte où les habitants défendent une culture assez populaire. Il y a une certaine homogénéité dans le rapport aux autres, à la vérité, à la générosité mais aussi à la pudeur. Ce territoire m'a constitué mais je n'ai aucun mal à admettre que les gens peuvent y être aussi très durs. Pour l'instant, c'est mon territoire de cinéma, je ne sais pas filmer autre chose car j'ai besoin d'éléments territorialisés, sociaux et concrets pour ensuite fictionnaliser. Je rencontre beaucoup de gens par le documentaire et ils me laissent entrevoir ce qui pourrait me réjouir de tourner en fiction. J'aime raconter des sagas familiales, des histoires de transmission, d'héritage, de rapport à l'agriculture, à l'alimentation et j'ai désormais envie de continuer à creuser ce sillon en fiction, sous un autre angle – peut-être même par le prisme du film de genre.



Gabin et sa famille ont-ils vu le film ?
Je ne leur ai montré aucun rush pendant toutes ces années mais je suis récemment allé voir Gabin pour lui montrer le film. On a loué une salle de cinéma pour le regarder ensemble sur grand écran. Il a fini la séance en larmes et a reconnu une justesse par rapport à qui il est vraiment. Comme je le filme depuis qu'il est tout petit, il a totalement intériorisé le rapport à la représentation, il s'est « créé » un personnage documentaire et le Gabin du film n'est pas tout à fait celui de la vraie vie.
En ce qui concerne ses parents, je voulais qu'ils voient le film séparément. Je l'ai montré à Patricia qui m'a au départ fait des retours un peu convenus, avant de s'effondrer et de me parler très intimement de l'effet du film sur elle et sa famille. Dominique, lui, n'a pas immédiatement voulu en parler mais j'ai vu qu'il avait été touché, presque même physiquement mais il a fini par me dire que le film avait produit quelque chose d'essentiel en lui.

BIOGRAPHIE
DU RÉALISATEUR

Maxence VOISEUX est né dans les Ardennes en 1988. Après des études de sciences, il intègre la formation de Cinéma Documentaire de l'Université Paris VII où il se forme à la réalisation et au montage. GABIN est son premier long-métrage.

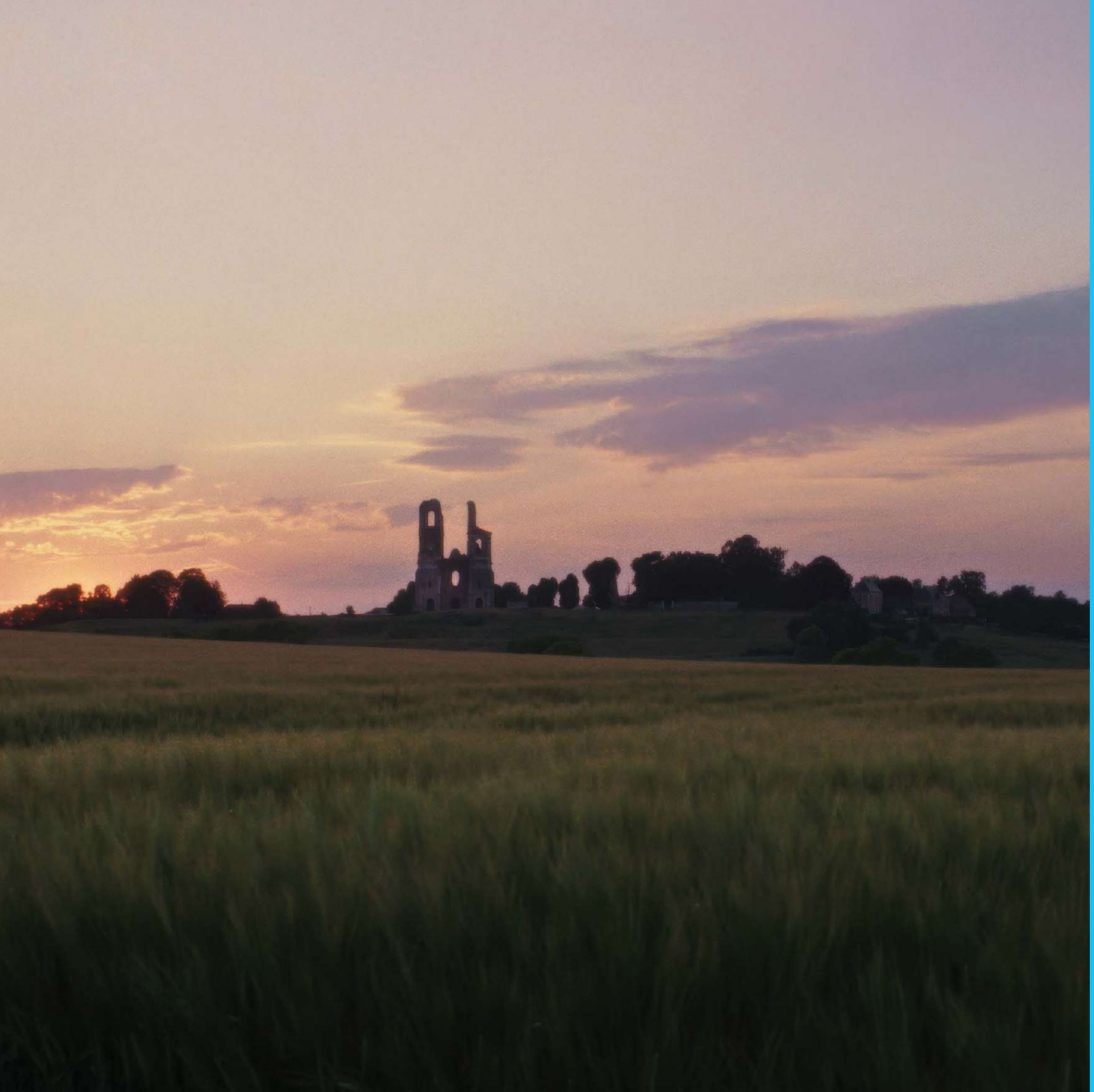
FILMOGRAPHIE

2026 I **GABIN** (doc, LM)
2023 I **ULTRAS** (doc, MM)
2021 I **ELLE EST DES NÔTRES** (CM)
2019 I **LE CRACK** (doc, MM)
2017 I **LE DERNIER SOCIALISTE** (doc, MM)
2015 I **LES HÉRITIERS** (doc, MM)



© Gabrielle Denisse





AVEC

Gabin JOURDEL
Patricia JOURDEL
Dominique JOURDEL
Lilou DUFLOS
Catherine RANSON

ÉQUIPE TECHNIQUE

IMAGE	**François CHAMBE** **Martin ROUX**
SON	**Elton RABINEAU** **Ilù SEYDOUX**
MONTAGE	**Pascale HANNOYER** **Natali BARREY**
SOUND DESIGN	**Henry SIMS** **Ilù SEYDOUX**
MIXAGE	**Maxence CIEKAWY**
MUSIQUE ORIGINALE	**Nicolas RABAEUS**
PRODUCTION	**Cécile LESTRADE** **Elise HUG** **(ALTER EGO PRODUCTION)**
CO-PRODUCTION	**Ulla LEHMANN** **(AMA FILM)** **Palmyre BADINIER** **(RITA PRODUCTIONS)**

ARIZONA

DISTRIBUTION

WWW.ARIZONADISTRIBUTION.FR